

Antoine FABRE D'OLIVET

THÉODOXIE UNIVERSELLE,

ou

Recherches philosophiques

sur

l'origine de l'univers.

*Mise au jour et publiée intégralement pour la première fois
d'après le manuscrit original**

par Robert AMADOU

* depuis le n° 21

Cependant, les Pasteurs phéniciens, irrités au dernier point d'une résistance aussi violente à laquelle la facilité de leurs premières conquêtes ne les avaient pas préparés, ne négligèrent aucun moyen de faire persister leur doctrine dans toutes les contrées soumises à leur domination. Leur triomphe leur parut d'autant plus glorieux que les difficultés qu'ils avaient éprouvées avaient été plus grandes, et ils s'attachèrent à leurs dogmes en proportion même des efforts qu'ils avaient été obligés de faire pour les établir. Il est de la nature de l'homme de juger de la valeur des choses par le prix qu'elles lui ont coûté. Le bien et le mal se mêlent sans cesse dans l'univers ; la vérité et l'erreur paraissent souvent couvertes des mêmes voiles. Il est très difficile de les distinguer à la première vue. Les hommes, pour les juger, devraient sans doute attendre leurs résultats, qui ne manquent jamais d'en manifester les principes opposés. Mais, outre que la vie est ordinairement trop courte pour cela, il paraît toujours plus simple d'obéir au sentiment qu'on éprouve et de prendre plutôt pour guide la voix des passions animiques et de suivre leur mouvement rapide, que d'attendre en silence les inspirations plus calmes de la raison intellectuelle et d'obéir à la lenteur de ses décisions.

§ VII

**Les Pasteurs phéniciens détruisent les monuments sacrés
opposés à leur doctrine et leur en substituent d'autres. -**

Ils envahissent l'Inde. -

À cette époque se fondent les empires des Chinois et des Parses.-

Ordre chronologique de ces événements. -

Quelle fut la durée de l'empire phénicien. -

Son déclin et sa chute. -

Fondation de l'empire assyrien.

Ainsi donc, tandis que les peuples réfractaires aux lois des Pasteurs phéniciens, obligés selon l'expression d'Isaïe, d'éviter le vol de la colombe ionienne (202), erraient dans les déserts, au delà des frontières de leur empire, sous le nom d'Hébreux ou d'Ibères, et que, dociles aux inspirations de la Providence, ils s'attachaient avec une inébranlable constance aux monuments sacrés qu'elle voulait conserver, les Ioniens, leurs implacables ennemis, affermissaient leur puissance et tâchaient par toutes sortes de moyens d'anéantir ces mêmes monuments dont l'autorité, opposée à leur doctrine, blessait leur orgueil. Maître désormais de l'Égypte et disposant en Nubie du foyer même de la révélation sudéenne, ils y dictaient leurs lois et les faisaient promulguer dans tous les sanctuaires dépendant de leur empire, depuis l'Atlas jusqu'au Caucase, depuis l'Hamus jusqu'aux Pyrénées. Brisant partout les

Bétyles antédiluviens, renversant les monuments sacrés qui pouvaient accuser leur tyrannie, ils livraient aux flammes les livres sacrés de l'antique Taôth et tous les livres plus modernes des Musées et des Hermès. En place des colonnes de Seth, ou Séthos, ils élevaient celles de *Séthos-Rohi*, le Pasteur Séthos qu'Hérodote appelle Sosostriis (203), ils substituaient aux livres sacrés de Taôth, ceux de *Taôth-Rohi*, le Pasteur Taôth, dont les Indiens Sactas, fidèles au culte de la faculté féminine, reçoivent encore les préceptes sous le nom de *Tantras* (204). Ils faisaient graver, sur les colonnes saintes offertes à la vénération des peuples, le symbole distinctif de leur schisme, le *yon*i des Hindous, et consignaient dans les livres destinés à expliquer ce symbole tous les dogmes qu'ils avaient puisés dans l'*Atharvan* : l'existence de la cause première, sous la dénomination de Mère universelle, *Om*, et la division de ses facultés en une foule de bons et mauvais génies, obéissant à deux principes opposés : ce qui établissait, d'une part, la prééminence de la nature féminine et, de l'autre, livrait l'univers à un polythéisme indéfini (205).

Afin de ne laisser aucune espèce de retour à ce qu'ils appelaient l'erreur des Hébreux ou des Barbares, ils voulurent que le Soleil et la Lune, qui jusque là avaient été conçus du genre masculin et féminin dans le langage atlantique sudéen, changeassent de genre, et que désormais le Soleil fût considéré comme le type de la faculté féminine, et la Lune comme le type de la faculté masculine ; et telle fut la force de leur fanatisme à cet égard et la puissance qui s'y attacha qu'ils réussirent dans ce dessein, le plus difficile de tous, et qu'ils parvinrent à changer les formes de la grammaire parmi toutes les nations soumises à leur joug (206). Ce ne fut pas sans doute sans éprouver de grandes résistances, mais il sembla, comme je l'ai dit, que ces résistances mêmes excitassent leur zèle. D'ailleurs, il paraît bien, d'après l'étonnant exemple que cite Hérodote, que rien ne coûtait à leur opiniâtreté, et que tous les moyens, même les plus violents et les plus dangereux, leur étaient bons, puisqu'ils purent bien pousser la persécution religieuse jusqu'à faire fermer partout les temples des nations, et, afin de laisser plus sûrement tomber dans l'oubli un culte proscrit, abandonner pendant plus d'un siècle les peuples à l'athéisme. Car c'est certainement à cette époque qu'il faut placer les règnes extravagants de Chéops et de Chéphren, que l'historien grec rapporte seul, d'après les traditions qui lui furent confiées par les prêtres de Memphis (207). C'est encore à cette époque, c'est-à-dire au moment de la plus grande puissance des Phéniciens dominant sur l'Égypte qu'il faut placer les conquêtes de Séthos-le-Pasteur, connu sous le nom de Sosostriis, et l'érection des fameuses colonnes portant le simulacre ionique, destinés à en perpétuer la mémoire (208). Ce fut alors que ces formidables Pasteurs, que les Hindous orthodoxes avaient vaincus et honteusement chassés du Barat-Kant, il y avait environ six siècles, conduits par ce Séthos-le-Pasteur, y reparurent après avoir passé du golfe Arabique dans la mer des Indes, portés sur les plus grands vaisseaux qu'on eût encore vus (209) et en firent la conquête. Tout prouve même qu'après y avoir bâti une ville considérable appelée de leur nom Pali-bouthra,

c'est-à-dire la fille des Pasteurs, ils y régnèrent longtemps. Pline, qui parle de cette ville, la présente comme ayant possédé la souveraineté de l'Inde dans les temps anciens, depuis les bords de l'Indus jusqu'aux limites orientales du Bengale. Les académiciens de Calcutta croient même que la puissance des Pasteurs phéniciens se fit sentir jusqu'à Siam (210). Voilà pourquoi, malgré les revers qu'ils y essuyèrent depuis, on trouve encore des traces irrécusables de leur domination, comme, par exemple, le genre masculin attribué souvent à la Lune et le changement de sexe de cet astre, rapporté allégoriquement dans les *pouranas* comme un indice du culte qui lui a été rendu à diverses époques (211). Quoique fort humiliée aujourd'hui et réduite à cacher ses propres débris, la secte ionienne est néanmoins assez nombreuse pour entretenir des prêtresses en plusieurs endroits de l'Inde et garder avec un soin extrême les livres de Taôth-le-Pasteur qu'on appelle *Tantras*, ainsi que je l'ai dit plus haut, et dans lesquels les Brahmes disent que se trouve décrit le sentier de la gauche, c'est-à-dire les rites du culte affecté spécialement aux sectateurs de la nature féminine (212).

Quoiqu'il soit très difficile de dire aujourd'hui si la domination des Pasteurs fut de longue durée dans l'Indostan, à cause des précautions nombreuses qu'ont prises les Brahmes orthodoxes d'en effacer les traces injurieuses pour eux, il n'en reste pas moins certain que cette domination eut lieu et que ce ne fut que lorsqu'ils furent parvenus à la secouer qu'ils lancèrent ces anathèmes et prononcèrent ces interdictions dont j'ai parlé dans mon livre *de l'État social* (213). Je crois même, quoique cette remarque m'ait échappé alors, que ce dût être au milieu des troubles qui précédèrent l'invasion de ces sectaires et peut-être la favorisèrent, que s'étaient formées, un peu avant, dans l'orthodoxie les deux sectes collatérales des *Tchinas* et des *Paradas*, ou des Chinois et des Parses ; la première sous la conduite d'un théosophe hindou qui prit le nom de Fo-hi et la seconde sous celle d'un autre théosophe qui se fit connaître sous le nom de *Zéradosht*. Je me rappelle avoir déjà dit que ces noms n'étaient pas nouveaux. Celui de Fo-hi s'attachait à celui de Fou-hi, ou Pao-hi, auquel on attribuait dans des temps très reculés l'invention des *kouas* symboliques et la conservation des traditions antédiluviennes consignées dans le *King*. Le théosophe hindou qui prit ce nom s'établit ainsi le chef du foyer central de civilisation estienne appartenant à la race jaune. Aussi en prit-il la couleur et la déclara-t-il sacrée, en l'attribuant à la Divinité. Si, comme je le pense, on peut confondre de dernier *Fo-hi* avec celui que les meilleurs historiens de la Chine considèrent comme le premier monarque et même comme le fondateur de cet empire, et qu'ils nomment *Hoang-ty*, le monarque jaune, lumineux ou divin, on peut fixer la 61^e année de son règne à l'an 2637 avant J.-C.; époque chronologique que nos plus judicieux missionnaires ont regardée comme indubitable et qu'ils ont appuyée de preuves morales et physiques qui, en effet, ne laissent aucun doute (214), et, par conséquent, faire remonter le commencement des schismes des *Tchinas* et des *Paradas* à l'an 2698 ; époque

qui coïncide parfaitement avec la conquête de l'Égypte par les peuples pasteurs placée, ainsi que je l'ai prouvé, vers l'an 2700 avant notre ère (215).

Quant au nom de Zéradosht, ou Zoroastre, que prit le théosophe hindou, fondateur de l'empire des Parses, il paraît bien par le calcul d'Aristote, qui le plaçait six mille ans avant Platon (216), que ce n'était qu'une désignation particulière de Ram, signifiant le souverain chef du peuple, laquelle lui avait été donnée comme celle de *Giam-Shyd*, le souverain chef du monde, tandis qu'il était encore dans l'Iran. D'où l'on peut conclure que l'intention du théosophe novateur qui s'en décora était de rappeler le souvenir de cet ancien théocrate, dont il prétendait seulement expliquer la doctrine. Or, c'est précisément ce qu'énonce ouvertement un auteur persan nommé Mohsen-al-Fanny, dont j'ai déjà cité l'ouvrage intitulé *Dabistan* (217). Cet auteur parle dans ce livre de la doctrine de Mahabadh, fort antérieure à celle de Zoroastre, de laquelle il assure que ce prophète des Iraniens ne fit qu'une sorte de paraphrase (217). Cette paraphrase s'attacha, comme celle de l'*Atharvan*, adoptée par les Pasteurs ioniens, à représenter l'origine de l'univers comme résultant du conflit des deux principes opposés du bien et du mal, *Ormuzd* et *Ahriman*. Mais, au lieu de faire émaner ces deux principes d'une cause génératrice conçue sous l'idée d'une Mère, il voulut que ses disciples regardassent Ormuzd et Ahriman comme ingénérés, quoique issus également d'un Être absolu qu'il appela *Whôd*, d'après l'antique doctrine de Mahabad, et dont il traduisit le nom dans le dialecte des Iraniens par celui de temps sans bornes (218). Du reste, Zoroastre donna la faculté masculine à ces deux principes opposés et n'admit la faculté féminine dans l'univers que comme un accident, en insinuant assez clairement qu'Ahriman était cause de la division du genre humain en deux sexes. Car, selon lui, le premier homme, créé par Ormuzd pour combattre et anéantir les productions désordonnées du génie du mal, possédait les deux sexes, ainsi que le premier taureau qui fut la source féconde d'où sortirent toutes les autres espèces d'animaux (219). Mais Ahriman, s'étant approché de ce premier homme, s'empara de ses pensées, renversa ses résolutions et, lui ayant persuadé de devenir créateur comme lui, l'entraîna dans les ténèbres des générations corporelles (220). Il est évident qu'en établissant ces dogmes, Zoroastre se mettait dans une opposition formelle avec les Pasteurs ioniens. Son intention était ainsi de défendre autant qu'il le pourrait le foyer central de l'Inde qu'il voyait menacé et de le remplacer ensuite s'il venait à être détruit. Ce fut aussi ce qu'il fit, du moins en partie, mais d'une autre manière qu'il l'avait pensé ; car l'orthodoxie centrale n'ayant pas bien jugé ses motifs le déclara hérétique et proscrivit sa doctrine (221), comme elle avait pros crit celle des Varanas, des Sacas, des Tehinas et de plusieurs autres (222).

Il paraît par ce que nous a conservé la tradition touchant l'apparition de ce Zoroastre, qu'elle fut postérieure à celle du théosophe qui prit le nom de Fo-hi et qu'elle doit être placée quelques siècles plus tard. Les chronologistes ne la portent ordinairement qu'à l'an 2473 avant J.-C. (223). Cependant, si l'on veut

faire attention à ce que disent les livres sacrés des Persans et ceux des Chinois, on verra qu'ils s'accordent assez à faire remonter la fondation de leur empire, soit qu'ils la rapportent à Fo-hi ou à Zéradosht, à quelques siècles avant l'époque où les Brahmes fixent aujourd'hui le commencement de leur *kali-youg*, comme s'ils dataient cette fondation du moment même où l'empire universel de Ram fut ébranlé par le schisme d'Irshou et déchiré par les sectes rivales que ce schisme fit naître. Si l'on en croit les annalistes chinois Pan-Kou et Sec-ma-Kouang, cités par Fréret, cette première époque peut être fixée à l'an 3332 avant notre ère ; et si l'on considère ce que dit pour les Parses le *Karaït* du Mobed Behram Shapour, cité par Anquetil Du Perron, cette même époque date de 3405 (224). Cette différence de 73 ans est bien peu de chose, si l'on considère le laps de temps qui s'est écoulé. Au lieu d'ébranler mes calculs, elle les corrobore au contraire, en montrant la force des autorités qui les appuient, dans des contrées si opposées et de mœurs et de langage et de lois.

Au reste, Fo-hi se trouvant, comme je l'ai dit, porté dans un foyer central de révélation divine, resté presque inconnu jusqu'alors, à cause des immenses déserts qui l'environnaient de toutes parts, jugea parfaitement sa position et vit que ce qu'il avait de mieux à faire, dans les circonstances périlleuses où se trouvait l'Indostan, c'était de s'attacher à ce nouveau foyer, d'en adopter entièrement le livre sacré et de fonder sur le *King* tout l'édifice de l'empire chinois. Voilà ce qu'il fit avec un admirable succès. Si, comme je l'ai pensé, on peut le confondre avec *Hoang-ty*, dont le règne commença l'an 2698 avant notre ère, ce fut un peu plus de quatre siècles après le premier ébranlement donné à l'empire de Ram par le schisme d'Irshou que l'empire chinois se consolida par les soins de ce monarque qui, voulant pousser en avant cette civilisation stagnante, substitua aux *kouas* de l'antique Pao-hi, dont les lignes entières ou brisées n'offraient qu'un petit nombre de combinaisons et devaient se borner à retracer une série d'idées fort restreintes, des caractères d'écriture applicables à tous les mots de la langue et susceptibles d'en exprimer toutes les significations. Cette belle invention, qui date de la 61^e année d'*Hoang-ty*, a servi de époque chronologique à un grand nombre d'historiens chinois qui l'ont fixée, selon notre manière de compter, à l'an 2637 avant notre ère. Comme c'était à la race jaune qu'appartenait spécialement le foyer central dont Fo-hi s'était emparé et que les peuplades qui se rangeaient sous ses lois et recevaient sa doctrine tenaient généralement à cette race, il en prit la couleur pour emblème de la puissance suprême (225), et réserva la bleue, la blanche et la rouge à la distinction des rangs inférieurs de la hiérarchie militaire ou civile.

Pour ce qui regarde Zoroastre, ce théosophe, n'ayant point de foyer central à sa disposition, comme Fo-hi, jugea sa position avec la même sagacité et vit bien qu'il était destiné à servir de lien médian entre les deux foyers extrêmes de la race jaune et de la race noire ou indigo, et peut-être à suppléer le foyer central envahi par les Phéniciens. Il prit en conséquence la couleur verte pour emblème, afin de faire connaître la réunion des deux principes opérée dans sa doctrine, et

réserva néanmoins la couleur blanche au suprême sacerdoce des Mages qu'il institua (226), voulant toujours témoigner son origine boréenne et se donner pour le légitime successeur de Ram ; au reste, il conserva le bélier comme symbole sacré. (226).

Si l'on veut considérer l'époque que m'a fournie le savant Bailly dans son excellent ouvrage de l'[*Histoire de l'Astronomie ancienne* pour celle de l'établissement du magisme parmi les Parses, on aura selon toute apparence celle de la domination des Pasteurs ioniens aux Indes et, par conséquent, celle du plus grand éclat de l'empire phénicien.. Cette époque d'environ vingt-quatre siècles avant notre ère fut donc celle où la faculté féminine eut le plus grand nombre d'adorateurs dans l'univers. Ce triomphe, qui avait commencé environ quatre siècles auparavant par l'envahissement de l'Égypte, le renversement du foyer central de la Nubie et l'expulsion entière des Hébreux de la Chaldée et de l'Abyssinie, dans les déserts de Tahamah et de Sennar, dura encore deux siècles dans toute sa splendeur et ne commença à décliner que vers l'an 2234, où l'empire assyrien devint indépendant des Phéniciens, grâce aux efforts d'un prince de la dynastie arabe qui, sous le nom de Bahl (227), rendit au principe mâle l'influence qui lui avait été ravie. Cette époque est l'une des plus authentiques que puisse offrir la chronologie. Elle est appuyée sur les observations astronomiques faites à Babylone depuis 1903 ans avant Alexandre et recueillies par Callisthène dont elles portent le nom (228). Les *pouranas* déclarent formellement, d'ailleurs, que ce fut sur les bords du *Kamouvati*, ou de l'Euphrate, que la faculté masculine recommença à prendre son influence et reparut sous le nom de *Bahl-Iswara* (229). Ce fut alors, disent ces livres saints, qu'on éleva ce fameux monument qui lui fut consacré sous le nom de *Bahl-Iswara-linga*. Ce monument, qui paraît être le même que celui qui passa depuis pour une des merveilles du monde, est décrit tout au long par Hérodote et par Diodore (230). Il servait de temple et d'observatoire et l'on ne peut douter que les observations astronomiques transmises par Callisthènes à Aristote ne datassent des premiers moments de son édification.

Ainsi, la Syrie fut enlevée aux Phéniciens par un sectateur de Bahl, qui en prit le nom, l'an 2234 avant J.-C., environ deux siècles après leur conquête de l'Inde. Ce Bahl, Bélos ou Bélus, qui, suivant d'antiques traditions, était arabe d'origine, après avoir solidement établi son empire, le laissa à des successeurs qui l'agrandirent considérablement (231). Ninus, qui passa pour son fils, fut le premier conquérant politique. Il dépouilla les Phéniciens de toute l'ancienne Chaldée et de l'Arabie, s'empara de la Médie et laissa à son épouse, la célèbre Sémiramis, la gloire d'achever la conquête de la Bactriane, où Zoroastre avait établi le siège de son suprême sacerdoce, de subjuguier l'Iran, alors connu sous le nom de Parthie ou de Perse, et de dominer sur l'Asie. À cette époque, qui date d'un peu avant l'an 2000 avant notre ère, l'empire phénicien, extrêmement affaibli par la perte de la Chaldée et de l'Arabie, ne put plus se maintenir dans l'Inde ; cette contrée lui fut enlevée par un personnage célèbre qui prit le nom de

Boudha. Le livre hindou qui en parle, intitulé *Bagavat-Amrita*, ou le *Nectar de Bagavat*, dit expressément que ce Boudha parut lorsque la mille deuxième année du *kali-youg* était écoulée. Or, le *kali-youg* ayant commencé, ainsi que je l'ai dit, l'an 3102 avant J.-C., il résulte de ce texte précieux que le Boudha dont il est ici question florissait entre l'an 2100 et 2000 et qu'il était, par conséquent, contemporain de Sémiramis (232). Le même texte ajoute que, ne voulant tomber dans aucun parti extrême, il prit une couleur mitoyenne entre le blanc et le rouge ; c'est-à-dire, vraisemblablement, qu'il adopta une doctrine où il tâchait de concilier ensemble les sectes toujours opposées des *Lingajas* et des *Ionijas*, ou des Orthodoxes et des Pasteurs ioniens, comme avait essayé de le faire, plus de mille ans avant, le sage Krishnen, en établissant la doctrine de l'hermaphrodisme universel. Ce Boudha donna un ébranlement assez grand à sa patrie pour la retirer de l'état d'engourdissement où elle était tombée. Le royaume de Magadha, qu'on nomme aujourd'hui Béhar, devint assez florissant sous son sacerdoce pour effacer entièrement ceux d'Ayodhia et de Pratishtana, où les deux dynasties des enfants du Soleil et des enfants de la Lune, asservies depuis longtemps par les Ionijas, s'éteignirent tout à fait. Les souverains de Magadha, dominant alors sur l'Inde, lui rendirent une partie de sa splendeur. Ils résistèrent à l'empire assyrien et, soit par eux-mêmes, soit par les vice-rois agissant sous leurs ordres, empêchèrent Sémiramis d'arriver à l'accomplissement de ses desseins (233). Ils chassèrent entièrement les Pallis, ou Pasteurs phéniciens, et promulguèrent contre eux des lois extrêmement sévères (234).

(à suivre)